

# LE LIBERTAIRE

## ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

Cinquante-cinquième année. — N° 215

Fondé en 1895 par Louise MICHEL et Sébastien FAURE

VENDREDI 10 FEVRIER 1950

Le numéro : 10 francs

Les socialistes  
s'en vont...  
leur politique  
de réaction reste

En Côte d'Ivoire :

## LE COLONIALISME tue

EN Indochine, atrocités, au Maroc, camp de concentration, en Algérie, tortures policières, à Madagascar, 100.000 Malgaches massacrés. A la longue liste des crimes du colonialisme français viennent de s'ajouter dix morts et trente-six blessés, victime du « service d'ordre » de Dimbokro, en Côte d'Ivoire.

Démenti tragique apporté aux foisonnements des décrets, des vœux, des assurances, ces faits illustrent une réalité où le droit du plus fort est la seule loi qui s'applique avec plus ou moins de violence, selon qu'elle s'exerce sur des peuples attardés ou civilisés.

Aux colonies, le travail forcé, bien qu'officiellement supprimé, se rétablit. Livrés à l'arbitraire d'un gouverneur soumis aux volontés capitalistes, privés de toute organisation syndicale ou révolutionnaire, les noirs se voient réduits en esclavage. Et si un mouvement parmi eux se dessine, il est aussitôt canalisé au bénéfice de la politique. Le R.D.A., par exemple, passe sous silence la revendication première : suppression effective du travail forcé, car il compte bien utiliser ce système barbare à son profit, si un jour il se trouve au pouvoir.

En France, à Clermont-Ferrand, à Firminy, en Côte d'Ivoire, à Dimbokro, des hommes ont été tués. Crimes perpétrés par la même main : celle du militaire, ils ont la même genèse : révolte et répression. Le capitalisme, l'exploitation de l'homme par l'homme ne peuvent qu'assurer la permanence d'une guerre larvée au sein de la société, un état de sujétion extrême chez les primitifs et limité, parmi les évolués, à leur plus ou moins grande volonté révolutionnaire. Cette différence de degrés démontre bien tout l'inhumain d'un système bâti sur la force et le mépris du faible, qu'il soit mineur ou fella. Devant ces faits, toute notre civilisation s'annule. Il n'en reste que le gendarme, la prison, la guerre.

Mais le jour où l'armée, l'injustice sociale et l'arbitraire auront fait place à l'équivalence économique, l'homme blanc pourra alors offrir à l'homme noir le fruit de ses efforts millénaire et recevoir, en échange, des richesses coloniales qui ne seront plus tachées de sang.

## Le parti socialiste rentre dans "l'opposition"

Le départ des ministres socialistes ne peut tromper que les naïfs. Toutes les affirmations de Blum, ainsi que celles des voix les plus autorisées de ce parti, sont impuissantes à dissimuler que la prime de 3.000 francs ne fut qu'un prétexte, au mieux, une occasion pour rompre une collaboration gouvernementale devenue préjudiciable à des intérêts électoraux essentiels.

Débordés sur sa gauche par le parti stalinien qui se déchaîne en propagande contre les bas salaires, contre un gouvernement qui se refuse d'accepter les revendications les plus élémentaires des travailleurs ; inquiets d'un glissement vers la droite d'une majorité de plus en plus sensible aux appels des Reynaud et Cie ; conscients de l'impopularité grandissante des crédits militaires et de la guerre d'Indochine, mais soucieux d'éviter des changements profonds à la carte politique française, d'où ils seraient peut-être effacés à la faveur de troubles artificiellement provoqués par les gaullistes et par les stalinien, les chefs socialistes ont essayé de maintenir le statu quo, c'est-à-dire un climat de régression sociale, et de sauvegarder leurs possibilités électorales.

Exactement comme tous les autres partis ils ont été incapables, et pour cause, de poser le vrai problème social et de le résoudre. Tournant le dos à l'avenir ils ont de plus en plus louché vers le passé et depuis la Libération on les a vus complices et exécutants de toutes les injustices, de toutes les répressions, de toutes les absurdités aussi bien en matière économique, financière que politique.

Ils ont eu des ministres de la Guerre, ils ont eu des ministres « coloniaux », ils ont eu Debreux, ils ont eu Guy Mollet, ils ont eu Madagascar, l'Indochine, l'Oran, ils ont encore Naegelen gouverneur d'Algérie et chef d'une police de tortionnaires. Pendant quatre ans ils se sont associés à la criminelle politique du blocage des salaires et de la liberté virtuelle des prix et ont imposé grâce à Jules Moch et ses C.R.S. Cachés derrière le paravent d'un socialisme vidé de toute substance pendant quatre ans ils sont restés au coude à coude avec des radicaux-gaullistes, des émergistes, des modérés, ils ont fait la politique du profit, du colonialisme, de la banque, de l'armée, de l'Etat. Ils ont trompé, balafé, ridiculisé même ceux qui ne veulent ni des stalinien ni des gaullistes, ceux qui croient encore honnêtement à une transformation sociale profonde sans révolution brutale.

Mais leur jeu est devenu un peu trop visible, et le gouvernement un peu trop réactionnaire. Ils ont voulu « sauver les meubles ». L'opération s'est faite en deux temps : d'abord voter le budget (c'est-à-dire assurer des crédits de guerre, renforcer l'Etat) pour pouvoir poser aux patriotes, aux bons Français soucieux de leurs devoirs civiques. Tout dernièrement même ils se sont encore associés aux mesures scélérates dirigées contre les grèves « politiques ». Pourtant le plancher était devenu brûlant, le « Chant du Départ » était dans toutes les gorges.

De surcroît d'autres sollicitations devenaient de plus en plus pressantes : celles du syndicalisme (F.O.), celles de la base, celles du Bureau International, ces dernières ayant déjà provoqué la rentrée dans l'opposition des dirigeants socialistes italiens.

C'est alors qu'une toute petite flamme précipita les choses : la prime de 3.000 francs.

Maintenant où sont les socialistes ?

AU PALAIS-BOURBON

Pour les uns dans l'opposition, pour les autres dans « le soutien conditionnel ». En réalité ils ne sont nulle part, ni au gouvernement, ni dans l'opposition. Avant de refuser la confiance à Bidault, même au sujet de la prime, gauchistes qu'ils y regarderont à deux fois. Les déclarations embarrassées du Comité directeur affirmant qu'ils ne sont pas de « ceux qui désertent le combat aux heures difficiles, qu'ils le démontrent hors du gouvernement ou dans le gouvernement », illustrent leur prudence.

Car enfin peuvent-ils songer à former à eux seuls un nouveau noyau d'opposition et se couper ainsi et des radicaux et des M.R.P. ? Partir seuls à la bagarre, lutter seuls contre les stalinien, les gaullistes et la droite, chose

qui pourrait arriver si leur défection provoquait la chute de Bidault ? En effet il n'y aurait alors plus de choix qu'entre une nouvelle majorité englobant toute la droite et sans doute qu'une partie des M.R.P., et la dissolution.

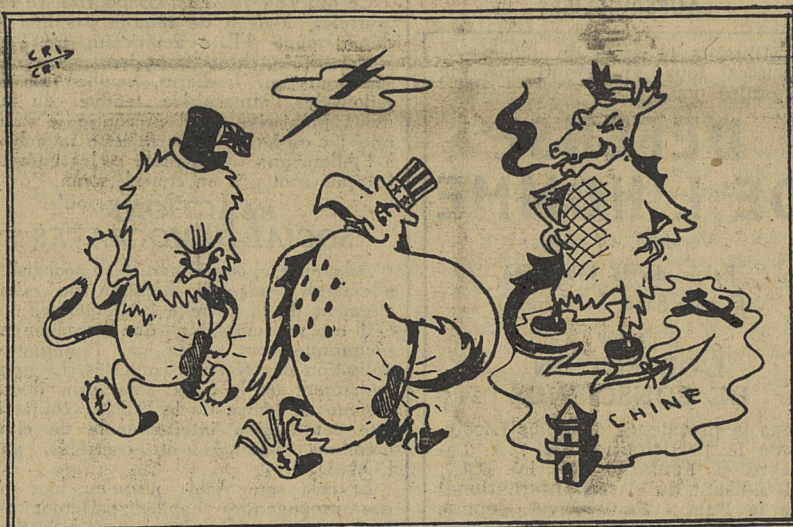
Aveuille, usée par une perpétuelle promiscuité gouvernementale, la S.F.I.O. ne peut plus accepter une aventure qui sans doute sonnerait le glas de son existence prématurément corrompue par les débauches ministérielles.

Elle va sans doute essayer de soutenir le gouvernement afin que tout se passe normalement jusqu'aux élections. Et tâcher de redorer son blason grâce à une demi-cure de semi-opposition entrelardée de proclamations prometteuses à l'égard des électeurs.

## L'INDOCHINE : Nouveau satellite de l'U.R.S.S. ?

DANS notre article : « Après la victoire de Mao Tsé Tung » (« Libéraire » du 30-12-49), nous avions analysé les visées économiques et politiques de l'Angleterre et des Etats-Unis en Extrême-Orient et signalé les espérances placées

combattu le Viet-Minh si l'intérêt de l'impérialisme bolchevik l'avait exigé. Mais sur le plan diplomatique, il pourra protester de son objectivité car il n'a pas hésité à reconnaître les Etats-Unis d'Indonésie, et, d'autre part, il n'aura aucune peine à démontrer que



Quel ours, mon cher !

en de supposées divergences sino-soviétiques. Nous avions conclu par ces termes : « Reste à savoir si toutes ces espérances se concrétiseront... Si le bolchevisme ne préfère pas verrouiller la Chine et l'Indochine et du même coup accélérer la décadence du capitalisme anglo-américain ».

Il semble bien que Staline vient de répondre affirmativement à cette question. En reconnaissant Ho Chi Minh, il apporte son aide (morale pour le moment...) à un mouvement subversif, qui ébranle une autorité officiellement légale.

Et par ce geste, il s'est placé en Indochine dans une position identique à celle qu'il avait vis-à-vis du gouvernement d'Alger pendant la guerre. Nous savons bien qu'aucune considération sentimentale ne l'a inspiré et qu'il aurait tout aussi bien désavoué, voire

Ho Chi Minh est cent fois plus représentatif que Bao Dai, qu'il a derrière lui l'immense majorité du peuple indochinois. D'ailleurs, si l'Angleterre a reconnu Mao Tsé Tung alors qu'il n'était qu'un simple chef de bande, elle ne connaît encore officiellement



que Tchong Kaï Chek, pour quelle raison ne pourrait-on user vis-à-vis de Ho Chi Minh des mêmes procédés ? Reprocher à l'U.R.S.S. de reconnaître Ho Chi Minh, c'est reprocher à l'Angleterre d'avoir reconnu Mao ! Dans les deux cas, l'arbitre a été et sera : la force.

Mais la logique est une chose, la diplomatie et le « droit » une autre. Le geste de Staline équivaut presque à une immixtion dans les affaires intérieures d'un Etat souverain, mieux : au soutien d'un ennemi de la France, alors qu'un pacte d'amitié le lie à ce dernier pays. Sur le plan des relations internationales, cet acte peut avoir des conséquences très graves, dont la première, déjà, est l'ordre de Truman de fabriquer la bombe « H ».

D'autre part, on peut craindre qu'il soit le prélude de l'asservissement à l'U.R.S.S. d'un peuple en lutte pour sa liberté.

(Suite page 4, col. 5.)

## PARIS, Ville Lumière... LES POURRISSOIRS (1)

A cinq kilomètres du triomphe de l'Etoile, Saint-Ouen, Saint-Denis, Aubervilliers, plus loin Gennevilliers, étendent leur univers de bicoques en torchis, de cabanes, d'habitations à bon marché surpeuplées, de terrains vagues, de ruelles sordides aux caniveaux servant d'égout. Dominant ces pourrissoirs, l'usine victorieuse se dresse. Ses bras de fer, ses cheminées, ses bâtiments modernes où s'ouvrent des portails d'acier, ses toits en dents de scie aveuglés au bleu de méthylène, ses gazomètres s'opposent à toute évaison.

par ERIC-ALBERT

Trente mille habitants, une mairie toute neuve, un office de logement ultra-moderne — vastes baies, hauts plafonds — un commissariat imposant, un grand immeuble réservé à la gendarmerie, voilà Gennevilliers. Le reste... comme ailleurs. Quelques H.B.M. particulièrement hideux où la population en l'attente s'accroît démesurément grâce à la Caisse de Compensation. Et puis, des artères droites, créées au hasard des naissances industrielles, des étendues abandonnées ou des avais : « Propriété privée » montent la garde. Des maisons aussi, sans âge, sans caractère, affaissées, pour la plupart d'un étage et où s'entassent les familles nombreuses.

Au Service du Relogement, on m'a dit : « Nous sommes désarmés. Nous ne pouvons rien. Pourtant, quatre cents familles prioritaires, sinistrées ou habitant des immeubles menaçant ruine, doivent être installées ailleurs d'urgence... »

Tout le jour, j'ai erré dans Gennevilliers où je n'ai découvert qu'une seule maison d'un étage en construction. Au

gré de ma fantaisie, je suis rentré ici ou là. J'ai été parfois mal reçu : une femme échevelée m'a hurlé : « Pas d'histoire, hein ! On est assez emmermé comme ça ! Cette femme a quatre gosses ; trois pièces, pas d'eau, pas de gaz dans une

maison appelée « la Caserne », sise au n° 18 de la rue René-Gallot. C'est une bâtisse d'un étage, longue d'une cinquantaine de mètres. Elle est repoussante. Un escalier en bois, abrupt, m'avait conduit au premier : couloir de bout en bout, large de 1 m. 50. Deux fenêtres sans carreaux d'un côté ; de l'autre, les portes des « appartements ». Le plancher — par endroit fléchit sous mes pas. Quelque part, la T.S.F. déverse des flots d'harmonie.

Comme tant d'autres, cette banlieue industrielle se caractérise surtout par la crasse qui envahit tout : hommes, bêtes, choses, terrains. Compromis entre les champs et la ville, « no man's land », voué aux fantasmagories du débris, elle provoque le désarroi, le déséquilibre. Ni campagnard, ni citadin, l'habitant édifie des palissades à l'aide de matériaux étranges : tôles rouillées, débris de voiture, sommiers, planches, papier goudronné, le tout relié par des fils de fer, voire des ficelles.

Ayant ainsi délimité sa « propriété », il devient jardinier. Certains mêmes élèvent des porcs dont la nourriture se trouve la nuit dans les poubelles parisiennes.

Milieux équivoques, miséreux, où la vie est grêle et souffreteuse comme les fu-

mées tremblotantes vomies par les tuyaux de poêle qui crèvent les toits de papier goudronné, les murs en agglomérés, les fenêtres où la toile issue de quelque bidon tient souvent lieu de vitres.

(Voir le « Libéraire » du 3-2-50)

(Suite page 2, col. 2.)

### AMIS DU « LIB »

Vous voulez aider  
votre journal ?  
Un bon moyen

FAITES-LUI DES ABONNÉS  
1 AN, 500 FR. — 6 MOIS, 250 FR.  
à vos Amis  
offrez un abonnement  
de propagande, 10 n° 60 fr.  
C.C.P. R. JOULIN 5561-76 PARIS

2.000 Abonnés de plus  
et nous vous offrons  
un « LIB » sur 6 PAGES

## Pas d'histoires... de l'histoire !

Alors que depuis 16 années, les dirigeants communistes s'efforcent de faire croire qu'ils ont toujours condamné la manifestation du 6 février 1934, qu'ils ont été les promoteurs de celle du 12 février, il nous semble opportun de rappeler quelle fut leur véritable attitude à l'époque.

Mais, donnons-leur la parole : « L'Humanité » du 6 février écrit :

« Aux usines, aux chantiers, dans les parcs, manifestez !... »

Le 6 au soir, à 18 heures, les communistes se joignent aux groupes de manifestants qui, partant de l'Hôtel de Ville, et par les quais longeant le Louvre, se heurtent aux forces de police massées au pont de Solférino.

Le 7 février, « L'Humanité » titrait

sur sept colonnes : « Daladier et

Frot au poteau ! » écrit : « ...Mais hier est pour nous et pour tous les prolétaires une haute journée d'espoir. A l'appel de notre parti, à l'appel des organisations révolutionnaires dirigées par nos militants avec une ardeur magnétique, les prolétaires ont manifesté dans la rue. »

« ...Les ouvriers français n'entendent pas subir la dictature de la trique et de la mitrailleuse. »

Dans le même numéro, repoussant une proposition d'unité d'action lancée par les socialistes aux communistes, « L'Humanité » répond :

« A bas l'union nationale réactionnaire et fasciste préparée par le parti radical et le parti socialiste ! »

De fait, le 9 février, les troupes communistes se trouvaient seules place de la République, conduites par Jacques Doriot.

Et ce n'est que le 12 février que les socialistes et la C.G.T. organisent, place de la Nation, leur contre-manifestation.

Nous avons parlé de la position des communistes et des socialistes il nous reste à mentionner celle des radicaux.

Rappelons simplement la manchette de « l'Œuvre » du 7 février : « Communistes, Camelots du roi,

Jeunes patriotes et Croix de Feu

donnent l'assaut au Palais-Bourbon ». Quant aux Anciens Combattants, il n'y avait pas, place de la Concorde, que les anciens combattants du fascisme de La Rocque puisque, le matin du 6 février, l'A.R.A.C., groupement communiste d'anciens combattants, invitait ses adhérents à manifester, eux aussi, place de la Concorde.

Ces « fluctuations », ces « divergences » n'empêcheront point les dirigeants des partis de se mettre enfin d'accord lors de la prestation de serment du 14 Juillet 1934 qui voyait du même coup la naissance du Front populaire.

H. P.

### LA S.F.I.O.

Les servitudes de parution hebdomadaire nous empêchent aujourd'hui comme souvent de serrer de près l'actualité. La S.F.I.O. s'est abstenue. M. René Schmitt son porte-parole a annoncé : « Le parti socialiste ne peut se déjuger en 48 heures d'intervalle. Ce n'est pas une politique de Ponce-Pilate, c'est une politique de logique ». Bien sur, bien sur. Il faut sauver les meubles, mais également les apparences.

REDACTION-ADMINISTRATION  
Robert JOULIN, 145, Quai de Valmy  
Paris-10  
C.C.P. 5561-76

FRANCE-COLONIES  
1 AN : 500 FR. — 6 MOIS : 250 FR.

AUTRES PAYS  
1 AN : 750 FR. — 6 MOIS : 375 FR.  
Four changement d'adresse, joindre  
25 francs et la dernière bande



## LES RÉFLEXES DU PASSANT



## Les chéquards

tuelle. Tous n'en succombent pas, mais tous en sont atteints et traitent une existence misérable. La hantise de devenir chéquard est atroce, car le microbe est insinuant, tentateur, ondulant, impalpable. Il se glisse sous les tables à l'aide de mains innocentes, surprend votre signature, gonfle d'orgueil votre compte en banque, vous accable de maîtres et d'hôtels particuliers aux impôts ruineux.

Et lorsque la maladie apparaît, éclate dans toute sa magnificence, c'est toujours à l'instant même où la victime est sûre de son immunité, grâce à tout un réseau médical ou de bonnes âmes bien rétribuées sont prêtes à tous les sacrifices.

Dès lors, haro sur le requin ! Pauvre requin ! Il en sera réduit à prouver qu'il est honnête, que toutes les accusations sont tendancieuses, calomnieuses. Et on l'acquittera. Et le baudet applaudira. Car voyons, sans requin et sans tigre, qui défendrait le faible troupeau ?

OLIVE.

Au royaume des fromages occultes, MM. Revers et Mast, généraux de leur état, viennent de faire une solennelle entrée. Et toute la presse de parler de ces chéquards, de ces « ceel », de ces « cela » avec une indignation vertueuse. Mais enfin, ces nobles guerriers ne sont pas, que je sache, des innovateurs. Des plagiaires tout au plus, et qui suivent les traces nau-seabondes mais bénéfiques d'une race dont les origines se perdent dans la nuit des temps. Il n'est pas donné à tout le monde d'être un représentant authentique de cette race. Une certaine noblesse, un entêtement considérable, des décorations multiples, une vertu à toute épreuve sont requises pour qui veut être faisan, ou chéquard, comme on dit aujourd'hui. Il faut être patriote, d'abord, donner l'exemple, du haut de la tribune, s'entend, respecter la religion et le métier des armes; applaudir aux exploits de la police; stigmatiser les ouvriers qui ne veulent plus travailler; avoir une situation bien en vue, par exemple, être à la tête d'une armée pendant la revue du 14-Juillet et à Londres pendant la guerre, ou bien posséder un fauteuil de banquier ou de ministre.

Une fois installé, le reste vient tout seul. M. Gouin en sait quelque chose. Un jour, à la buvette de la Chambre, il eut le malheur de dire : « J'ai soif ». Sur quoi, un quidam répondit : « Un pot de vin ? » « Chèque alors ! » dit penser notre pauvre ex-premier. Le sort en était jeté.

Ainsi, « d'affaire » en « affaire », tout bonnement, après la meilleure foi du monde, on devient chéquard, comme d'autres deviennent escrocs, caram-bouilleurs ou faussaires. C'est le climat qui veut ça. Question de milieu. De hauts milieux qui déguilent comme cratère d'éruption. Il n'y a pas de remède possible. Essayez de vivre avec des lèpreux. Vous deviendrez lèpreux vous-même !

C'est d'ailleurs un mal qui n'ose dire son nom, un mal qui répand la terreur. Croyez-moi. Le chanoine Kir lui-même se voit obligé de se flageller journellement pour éviter la tentation. Schumann se fait macérer dans de l'eau bénite. C'est une lutte perpé-

## SAINT-GERMAIN-EN-LAYE

**CARTEL D'UNIFICATION SYNDICALE LISTE DU SECTEUR DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE.** — Nous informons les camarades que la conférence prévue le 12 février (1) est reportée au mois de mars.

1° Vu les nouvelles adhésions de militants des syndicats autonomes (F.N.S.A.) des métaux, employé, Livre, ainsi que le syndicat du Bâtiment qui est en formation, de Saint-Germain, Chatou, Le Pecq.

2° Après la session au sein de l'U. L. Chatou-Croissy et Saint-Germain de la C. N. T. et la démission du bureau, nous demandons à ces camarades de nous communiquer s'ils désirent toujours participer aux travaux du C.U.S. du secteur.

3° Notre permanence est ouverte tous les dimanches matin de 10 h. à 12 h. à partir du 28 février au siège des Antonins, 28 bis rue du Vieux-Marché, à Saint-Germain-en-Laye.

(1) Voir le « Libéraire » du 6 janvier. SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. LE PECQ, CHATOU, CROISSY ET BOUGIVAL. — Tous les militants de la F. A. et les responsables du Cercle d'études sociales sont priés d'assister d'urgence à la réunion du 12 février à 9 h. 30 très précises. Salle du « Cosmopolite » de Saint-Germain. Ordre du jour très important. Présence indispensable de tous.

## FEDERATION ANARCHISTE

## La Vie des Groupes

**1<sup>re</sup> REGION**

**LILLE.** — Le groupe de Lille ouvre une souscription au faveur d'amié Rodel Pollet. Ce camarade, tuberculeux, et de surcroît sans famille a été expulsé de l'hôpital où il était en traitement, nous fait sous appel à tous les camarades.

Envoyez les fonds à Laurey Georges 80, rue Francisco-Ferrari, Fives-Lille C.C.P. Lille 1660-66.

Service de librairie chez Laurey Georges 80, rue Francisco-Ferrari, à Fives-Lille (Nord).

**LILLE.** — Samedi 11 janvier à 19 h., réunion du Groupe, 13, rue du Molinel. Deuxième discussion sur la résolution du Groupe de Roubaix sur le problème : « Faix et Guerre ».

**2<sup>e</sup> REGION**

**PARIS-XIV.** — Réunion du Groupe Paris-14 local habituel mercredi 15 février à 20 h. 30. Présence indispensable des adhérents. Ordre du jour : Congrès National.

**PARIS-19<sup>e</sup>** (Groupe Bernier). — Le groupe constitué en début d'année, fait appel aux sympathisants. Réunions le mardi. Pour s'inscrire, s'adresser au siège, 145, quai de Valmy, qui transmettra.

## Conférences - Débats

**2<sup>e</sup> REGION**

**PARIS-18<sup>e</sup>, GROUPE LOUISE-MICHEL.** — Jeudi 9 février 1950, à 20 h. 45, 20, rue Léon (sous-sol de l'Olympic) métro Château-Rouge. Barbes ou Marcadet-Poissonniers : sujet : Le Rall dans la Révolution sociale. Orateur : Fernand Robert, cheminot. Les camarades cheminots sont particulièrement invités.)

**COLOMBES.** — Le samedi 11 janvier, au café « Le Mistral », 2, rue Paul-Bert : Les anarchistes devant le Cartel de l'Unité syndicaliste, par le camarade Gatay.

**LYON.** — Samedi 25 février à 15 h. 30. Communisme autoritaire ou Communisme Libéraire ? café « Bon Accueil » 171, rue de Bonnel ; orateur : Lavelor.

## POURRISSOIRS

(Suite de la première page)

Presque partout, une humidité tenace s'impose. Les murs pourrissent, les lézards s'élargissent, les étirements bizarres apparaissent. Ils servent de décor à des chœurs de balançoires pour les petits. Chaque jour accroît la déchéance, et chaque déchéance donne naissance à quelque nouveauté : une niche, un clavier, un poulailler. Certaines maisons sont abandonnées aux locataires. Le propriétaire les a informées par exploit d'huissier que les locaux ne sont plus habitables. Les locataires alors se débrouillent. Ainsi en est-il chez M. Le Parquier, 4, rue du Square : six enfants, le père, la mère. Deux poules, un chien lépreux se partagent une courte boueuse. La porte d'entrée, en fer, est tellement rouillée, pourrie, qu'on se demande à quoi elle peut encore servir. A l'intérieur, trois pièces dont les planchers sont étayés, dans la cave, à grand renfort de chevrons. Les murs suintent et crévent, les plafonds se gondolent, éclatent. Il n'y a pas de gaz, évidemment, et l'eau se trouve dans la cour, ainsi que les w.c. sur fosse.

Ailleurs, huit personnes. La maison a été tellement ébranlée par les bombardements qu'elle penche. Les crevasses sont bouchées avec du papier, des sacs, du plâtre.

Lorsque le vent souffle trop fort, j'envoie mes petits dormir chez les voisins... Vous comprenez, c'est dangereux. Mon mari et moi, on se débrouille... « Puis-je, Madame, citer votre nom ? » « Ah ! non, Monsieur, non ! Vous comprenez, ça pourrait faire des histoires. Mon Dieu ! Quelle vie ! J'ai 39 ans de misère, Monsieur... »

Trente-neuf ans ! Elle en paraît soixante. Elle est usée, écrasée. Elle a abdiqué.

Mais je n'ai pas été jusqu'au fond de l'horreur. Ici, cette femme, cette ruine qui menace six têtes innocentes : la-bas, ces cahutes, plus loin les terrains vagues où courent des rats redoutables, ne sont qu'un prologue. Le clou du spectacle, c'est le Nord-Africain.

Victime des affiches prometteuses, il est venu d'Algérie. Parfois, il a vu du jour ses trois chèvres, ses deux moutons, pour payer son voyage. Arrivé ici, il trouve, l'été, le terrain vague en guise d'habitat, la mendicité ou le crime comme gagne-pain.

Dès que le froid sévit, il faut se loger. Ici commence l'indicible ignominie.

Aux alentours du Foyer Musulman, on seuls ont droit à l'hébergement (20 fr. par semaine).

La Gérante : P. LAVIN.

Impr. Centr. du Croissant, 19, r. du Croissant, Paris-9.

La Sarre  
carrefour d'une vieille rivalité  
franco-allemande

Le problème de la Sarre revient de nouveau envahir les rapports franco-allemands.

Nous savons dans quelle condition la Sarre fut octroyée à la France en vertu du traité de Versailles. Les mines de la Sarre, disait le traité, représentent une compensation des destructions effectuées dans les mines du Nord et du Pas-de-Calais par le militarisme allemand durant la première guerre mondiale.

D'après le traité, la France avait droit à une durée de gestion de quinze ans et après quoi, la population sarroise serait en droit de choisir par un plébiscite son rattachement définitif à l'Allemagne ou à la France.

Le plébiscite fixé au 13 janvier 1935 se fit en faveur de l'Allemagne. Hitler disposa à ce sujet de divers moyens de pression pour s'acquiescer de gré ou de force la population sarroise.

Le sort de ces populations frontalières,

n'est guère enviable de se trouver périodiquement tiraillées par les intérêts rivaux de deux grandes nations. La deuxième guerre a affaibli la France et morcelé l'Allemagne, mais il n'en reste pas moins que la question de la Sarre revient sur le tapis diplomatique d'une manière moins exaspérée que dans les années 1934-1935.

## RIVALITES ECONOMIQUES

Ainsi, ce petit pays de 1.912 km<sup>2</sup> de territoire, en partie forestier, au sol pauvre, à la population de 816.000 habitants, dont les 79 % est ouvriers, a déterminé depuis les guerres napoléoniennes un point de friction entre la France et l'Allemagne.

Ce petit pays, dont l'agriculture permet à peine 40 jours de vivres à sa population, excelle dans les convulsions de deux capitalismes, surtout pour la richesse de son sous-sol.

Pourtant, on ne peut dire que le capitalisme allemand était tellement intéressé au développement économique de la Sarre.

Dans le dispositif industriel, Sarre-Ruhr-Alsace-Lorraine, la Sarre avait été bridée dans son expansion afin que la région rhénane ne voie pas se réduire ses débouchés représentés par le marché allemand.

Par contre, l'industrie française, avide de charbon, absorbait la presque totalité de la production sarroise disponible contre des matières premières nécessaires à la sidérurgie et des produits agricoles.

D'un autre côté, dans la concurrence mondiale, la Sarre s'est trouvée désavantagée du fait de son éloignement de la mer et par l'absence de tarifs de transports dégressifs.

Quoique la majorité des capitaux appartenait à des groupes français, la métallurgie sarroise, faite de débouchés suffisants en France, a dû conserver sa clientèle allemande.

Avant besoin de la France pour vendre son charbon et se nourrir, de l'Allemagne pour faire tourner ses usines, la Sarre, économiquement, était obligée de pencher tantôt vers la France, tantôt vers l'Allemagne.

Ce petit territoire dépendant plus qu'un autre pays des importations de denrées agricoles payées en produits industriels était et reste extrêmement vulnérable aux crises économiques mondiales. Sur 150.000 travailleurs occupés dans les verreries, les usines de céramique et de faïence, les industries chimiques et électro-chimiques, les brasseries, manufactures de tabac, distilleries, parfumeries, fabriques de bicyclettes et de meubles d'acier, le quart était affecté par le chômage dans les phases de crises mondiales. Mais l'absence de charges militaires a permis de consacrer la cinquième partie du budget à secourir les sans-travail.

Ce qui s'est fait en 1935 pourrait se renouveler. Mais il ne semble pas que le département d'Etat américain, tout en soutenant la thèse française concernant ses droits sur la Sarre, veuille voir se renouveler l'atmosphère tendue du fameux plébiscite. Et il préconise le statu quo : c'est-à-dire la Sarre reste rattachée à l'Allemagne Occidentale et les intérêts français sont pris en considération.

REACTIONS  
SOCIAL-DEMOCRATES

Adenauer, poussé par les socialistes allemands, exige le maintien du rattachement de la Sarre à l'Allemagne.

Il est vraisemblable que l'entêtement réciproque sera résolu par l'internationalisation des secteurs contestés. Le gouvernement de la Sarre, sans doute comme au temps de la S.D.N., confié à une commission internationale de cinq membres nommés et contrôlés par l'O.N.U.

Et cela sera viable jusqu'au jour où des propagandes habiles parleront de nouveau de plébiscite, en application du principe Wilsonien du « libre droit des peuples à disposer d'eux-mêmes ».

Que peut gagner le peuple sarrois dans ce jeu de pendule ? Il change son insécurité par une autre insécurité, et ses devoirs restent les mêmes, ses droits tou-

## CEUX QUI S'EN VONT

C'est après de terribles souffrances que notre bon camarade Zanetti est mort à l'hôpital de la Conception à Marseille, le jeudi 26 janvier, à 5 heures. Opéré de l'estomac il y a quinze jours, il a succombé à une crise d'urémie à l'âge de 56 ans.

Remercions ici le personnel hospitalier : médecin, infirmiers, infirmières, servantes, qui furent très dévoués, ainsi que les amis et camarades qui se sont succédé à son chevet.

LE GROUPE  
DU CENTRE DE MARSEILLE.POUR  
L'ENTRAIDE

Dans la dernière page internationale du Lib nous rappelions l'attaque de trois jeunes camarades de la Fédération Anarchiste Ligurienne contre le consulat franquiste de Gênes.

Un Comité s'est constitué pour défendre ces militants.

Deux de nos jeunes camarades sont emprisonnés.

Souscrivez à Moine, 10, rue Bichat, Paris. C.C.P. Paris 4730-94.

A propos de "FILS DU PEUPLE"  
pour la hiérarchie  
contre l'égalité

UNE lecture facile et attrayante, « Le Fils du Peuple » autobiographie bien dans la ligne du parti et bien dans le genre de Maurice pour qu'on ne lui en conteste pas l'entière paternité. Curieux de connaître ce qui pouvait bien apporter d'intéressant ce livre qui s'est vendu à des centaines de milliers d'exemplaires, je l'ai lu sans parti pris et sans haine, car malgré tout ce qui nous sépare je ne puis en avoir pour le P.C. en raison de la multitude de déshérités qui y sont enrôlés, et dont beaucoup, s'ils ne possèdent pas toute la clairvoyance désirable, font preuve d'une constance, d'un dynamisme et d'un dévouement qu'il serait vain et peu honnête de nier.

Je n'y ai rien trouvé de nouveau, ni d'intéressant, mais la confirmation que le « communisme » tel qu'il est professé par E. H. ne peut que perpétuer l'exploitation de l'homme en réduisant à la condition d'esclaves les masses qui se trouvent au bas des multiples échelles et échelons hiérarchiques.

Dans les dernières pages de son livre Thorez après nous avoir affirmé que les communistes combattent pour une société d'où l'inégalité sociale sera bannie, s'empresse de nous préciser que néanmoins ils ne sont ni des partisans ni des égalitaristes ; c'est-à-dire que dans la société pour laquelle ils combattent, ils entendent garder pour eux tout le gâteau ou tout au moins s'en réserver la plus grosse part.

Quant à l'égalitarisme qui consisterait à ramener tous les hommes sous la même toise c'est une impossibilité sociale, dit-il. Certes j'admet très bien qu'il ne soit pas possible d'assurer à tous un standard de vie égal à celui d'un ministre, mais il est toujours possible de ne pas gaver les uns au détriment des autres et de donner à tous le même pouvoir d'achat.

Il y a des inégalités de nature entre les hommes dues à leurs aptitudes biologiques et psychologiques, dit-il encore. Bien sûr il y a des inégalités de nature, c'est justement pour les corriger dans la mesure du possible que nous voulons l'égalité économique et que nous combattons la hiérarchie des salaires, qui aggrave ces inégalités naturelles en récompensant les forts et en punissant les faibles.

L'inégalité que les communistes veulent supprimer, dit-il, c'est l'inégalité qui résulte de l'existence des classes. Sans doute que de l'existence des classes résulte l'inégalité, mais de la hiérarchie des salaires résulte aussi une inégalité économique et sociale d'où ressurgissent les classes que le communisme d'antan s'était assigné comme but d'anticiper.

Dans la société capitaliste, les individus ne bénéficient pas d'une chance égale pour le développement de leur personnalité, poursuit-il.

Sans aucune espèce de doute, mais dans une société prétendue communiste ou de part la hiérarchie des salaires certains ne perçoivent que 200 roubles par mois alors que d'autres en perçoivent 30.000 et plus, les individus ne bénéficient pas non plus d'une chance égale pour développer leur personnalité : quel que soit le degré d'abondance auquel la société communiste puisse atteindre, sous l'égide de la hiérarchie des salaires, les derniers resteront toujours les derniers, comme cela se passerait dans une course de 100 mètres où l'on accorderait à certains une avance de 50, 60, 70, 80, 90 et 95 mètres... C'est, présentée sous d'autres termes, la sentence : « Il y aura toujours des pauvres parmi vous ».

Il n'y a pas d'abondance possible avec la hiérarchie des salaires car au fur et à mesure qu'elle apparaît elle est absorbée par les bénéficiaires de la hiérarchie ; le capitalisme et le profit peuvent disparaître, il n'y aura rien de changé car l'opération se fera au bénéfice de ceux qui sont au sommet de la hiérarchie des salaires.

Les possibilités d'abondance étant limitées par de multiples causes telles que : l'accroissement pléthorique de la population par rapport aux superficies cultivables et habitables, par les cataclysmes et autres causes imprévisibles, alors que nos besoins et nos désirs croissent indé-

finiment, il est aisé de comprendre qu'il serait toujours au-delà des possibilités de la satisfaire et que par conséquent l'abondance est un leurre, un attrape-nigauds et que ceux qui hors de l'égalité mettent en elle tous leurs espoirs se livrent à la même gymnastique que le chat qui court après sa queue.

Ce qu'on appelle « le nécessaire » est aussi relatif que ce qu'on appelle « l'abondance ». C'est ainsi que posséder une villa à la mer, une autre à la montagne, une voiture de luxe, les moyens de couvrir les boîtes de nuit, etc., est considéré comme aussi nécessaire par l'individu né dans l'opulence que le cinéma par la minidette et la partie de bêtise et les tournées d'apéros par le plier de bistrot.

Toutefois devant l'aggravation de la misère de certaines couches de la population le sentiment commun s'accorde pour définir comme étant le strict nécessaire d'at à tous les individus : la nourriture, le vêtement, le logement, les soins médicaux ; cela l'abondance relative peut nous le procurer, à condition de briser l'éventail de la hiérarchie des salaires. Dès l'instant où nous sommes assurés de ne pas manquer de ce strict nécessaire, et à condition de renoncer au désir malin, tyrannique, amoral et asocial de puissance, de domination, le bien-être, la quiétude matérielle et morale, l'abondance en somme, se réduit à un simple besoin de justice, ou la justice c'est l'égalité, l'égalité dans la rareté comme dans l'abondance ; l'inégalité, la hiérarchie c'est l'injustice résultant de l'égoïsme organisé et élevé au rang d'institution sociale.

Nous serons aussi malheureux dans l'abondance si le standard de vie de ceux qui ont zéro passe à six et celui de ceux qui ont dix à cent, si celui de ceux qui ont cent passe à mille et celui de ceux qui ont mille passe à dix mille. Car le bien-être, le bonheur, n'est rien d'absolu, ce sont choses très relatives, qui ne peuvent être éprouvées par le sujet que s'il a un terme de comparaison. Ainsi le petit bourgeois ruiné par l'inflation ayant un standard de vie inférieur à celui de l'ouvrier mineur par exemple, se trouve aussi malheureux qu'un serf du moyen âge, même s'il lui reste encore un standard de vie supérieur au standard de vie d'un seigneur féodal ; par contre, dans une société où tous les membres seraient réduits aux plus dures conditions de serf, personne n'aurait le sentiment d'être malheureux du seul fait qu'aucun n'aurait de termes de comparaison.

En économie distributive il ne peut y avoir ni riches ni pauvres ; la richesse, le bien-être individuel est proportionnel à la richesse sociale. Bien entendu, il s'agit d'une économie distributive conçue selon la justice, car il est évident que de même qu'il peut y avoir économie distributive dans la rareté comme dans l'abondance, il peut aussi y avoir distribution égalitaire ou distribution hiérarchique selon le mérite, le génie, l'intelligence, la valeur, etc., car malheureusement les adeptes de l'économie distributive héritent des tares congénitales des partis politiques actuels et il faudra bien nous résigner à voir s'affronter les égalitaires et les hiérarchistes qui ne sont consciemment ou non que les troupeaux de choc de la « technocratie », elle-même conçue et manœuvrée par la synarchie. La synarchie, aujourd'hui pillier du capitalisme occidental, mise sur deux tableaux, de sorte que si au hasard des circonstances le communisme prenait le pouvoir elle se muerait en pillier du communisme qu'elle manœuvre actuellement par personnes interposées à en juger par l'acharnement que met sa fille aînée (la C.G.T.) à prêcher le respect et l'élargissement de la hiérarchie.

Raphaël FONTANIEU.

Il n'est pas de meilleure chair à canon que les gens ne possédant pour tout bien que le peu de terre qu'ils ont à leurs semelles.

IBSEN.





# CULTURE ET RÉVOLUTION



Le problème concentrationnaire

## Des RAISONS de la PHILOSOPHIE à celles du SENS COMMUN

Réponse à M. Merleau-Ponty et à J.-P. Sartre

On peut opposer à David Rousset les arguments concrets de la raison pratique. Ils sont très accessibles car ils se résolvent dans l'affirmation que son APPEL n'a de valeur particulière, ni par son origine, ni par son contenu, ni par les voies qu'il emprunte, ni par les gens auxquels il s'adresse, ni par le but qu'il poursuit, ni surtout par ce qu'on en peut espérer ou redouter selon l'angle sous lequel on se place. De ce fait, aucun des secteurs de l'opinion ne s'y est trompé : l'entreprise tourne court et, deux mois après sa mise sur pied, ne garde plus de faveur que celle du « Figaro Littéraire », c'est-à-dire l'audience de 100.000 lecteurs dont j'imagine que quelques-uns sont passablement désabusés.

Si on a recours à la raison pure, et si on soulève l'objection philosophique ou doctrinale, on tombe dans la rhétorique et on devient très vulnérable. La rhétorique a facilement tendance au sophisme, à la ratiocination, voire à la oïgation. Ses coquetteries, pour séduisantes qu'elles soient, toujours discutables, sont rarement convaincantes. Et ses abstractions, exclusivement spéculatives, tombent d'autant moins sous le sens qu'elles procèdent de méthodes plus rigoureuses.

PAR PAUL RASSINIER

Aussi, les raisons de sens commun sont-elles d'un autre poids que celles de la scholastique, bien qu'elles aient une valeur dans l'absolu ou l'intrinsèque. L'irruption tapageuse de David Rousset sur le devant de la scène avec son « Au secours des déportés soviétiques », titré sur huit colonnes en première page du Figaro Littéraire a d'étranges résonances. Sa forme est celle des résonances religieuses, en fait, et les échos de la Pologne martyre, au secours des Sudètes, au secours du peuple allemand opprimé (1939), au secours de la malheureuse Serbie (1914), etc., On pourrait remonter jusqu'à la première croisade que Pierre l'Ermite prêcha dans les mêmes termes en prenant le tombeau du Christ comme thème central. Etant donné le nombre des concentrationnaires dans le monde, en Grèce, en Espagne, en France — les États-Unis en sont-ils exempts ? — aussi bien qu'en Russie, son caractère restrictif est flagrant. La double forteresse, en Grèce, et les esprits avertis ne se sont pas fait faute de le remarquer. Il suffisait de la souligner pour les autres.

Saisir l'occasion pour poser le problème du travail forcé partout et notamment dans les colonies, c'est élargir le débat, ce qui ne peut, évidemment, être dommageable, bien au contraire. Discuter de tout le système russe ou de tout le système américain, c'est déjà le faire dévier. Aller jusqu'aux différences qui les opposent, aux rapports qu'ils entretiennent et à l'injustice sociale en général, c'est le pousser au-delà de sa limite, et rien n'empêche plus, désormais, qu'il aille se perdre, comme l'eau dans le sable, dans des dissertations sans fin sur la troisième guerre mondiale ou sur les classes de voyageurs en chemin de fer. Par quoi, il semble démontré que si le sujet ne souffre aucune localisation géographique, il n'est en fait qu'un thème qui s'impose : celle qui en fait exclusivement une affaire de déportation, de camps de concentration et de travail forcé.

Dans le cadre de ces considérations qui situent à leurs deux extrêmes, les limites de la controverse, il n'est peut-être pas indifférent de s'arrêter, avant toute chose, aux aspects de la riposte qui consolident la position de David Rousset au lieu de l'affaiblir.

Sans aucun doute, la psychose créée en France depuis la Libération, les ténacités de la controverse, il n'est peut-être pas indifférent de s'arrêter, avant toute chose, aux aspects de la riposte qui consolident la position de David Rousset au lieu de l'affaiblir. Sans aucun doute, la psychose créée en France depuis la Libération, les ténacités de la controverse, il n'est peut-être pas indifférent de s'arrêter, avant toute chose, aux aspects de la riposte qui consolident la position de David Rousset au lieu de l'affaiblir.

ce qu'ils sont en Grèce, parce que, indépendamment des raisons « sociales » de ce régime, dans les trois cas, l'État est aux prises avec des difficultés d'égale grandeur : la guerre pour l'Allemagne, l'exploitation du sixième du globe avec des moyens de fortune pour la Russie, la guerre civile pour la Grèce. Si la France en vient, économiquement, au même point que l'Allemagne de 1939 ou que la Russie et la Grèce d'aujourd'hui, — ce qui n'est pas exclu — Carrière, La Noë, la Vierge, etc., ressembleront, eux aussi, et trait pour trait, à Buchenwald, Karaganda et Makronissos : il n'est d'ailleurs pas prouvé que la nuance soit plus qu'à peine sensible, aujourd'hui.

L'erreur appelle l'erreur et prolifère par l'artifice dans un raisonnement vicieux à la base par une première affirmation gratuite. Du particulier, on passe au général et de l'examen de l'effet, à celui de la cause. Ainsi est-il naturel qu'on vienne à écrire, à propos du système russe :

« Quelle que soit la nature de la présente société soviétique, l'U.R.S.S. se trouve, grosso modo, située dans l'équilibre des forces, du côté de celles qui luttent contre les formes d'exploitation connues ».

ou encore :

« Le fascisme est une angoisse devant le bolchevisme dont il reprend la forme extérieure pour en détruire plus sûrement le contenu : le Stimmung internationaliste et le bolchevisme sont, en fait, une angoisse devant le communisme (ou le socialisme) dont ils reprennent les formes extérieures — Hitler ne parle-t-il pas de National Socialisme et Staline ne continue-t-il pas à parler de Socialisme dans un seul pays ? — pour en détruire plus sûrement le contenu ».

« Cela signifie que nous n'avons rien de commun avec un nazi et que nous avons les mêmes valeurs qu'un communiste ».

La première objection est sans valeur. Une importante partie de l'opinion la renversait dans ces termes avant la lettre, pensait déjà que :

« Quelle que soit la nature de la société américaine, les E. U. se trouvent grosso modo situés, dans l'équilibre des forces, du côté de celles qui luttent contre les formes d'exploitation de nous inconnues », et, pour se justifier, ajoutait : « en se comparant à des sociétés primitives, on voit qu'il y a de moins en moins sensibles ». On voit le danger : s'il est admis que les formes d'exploitation « de nous inconnues » sont plus meurtrières et plus nombreuses que celles qui jouissent du privilège d'être « de nous connues », s'il peut être prouvé que les premières sont en progression constante et les secondes en régression ou simplement à un étage constant, il faut convenir que cette importante fraction de l'opinion est abondamment pourvue dans le domaine de la justification morale. Elle l'est d'autant mieux qu'elle ne fait qu'emprunter ses moyens à l'un des signataires de l'objection, M. Merleau-Ponty, lequel écrivait, dans sa thèse sur l'Humanisme et la terreur, ceci ou à peu près que je cite de mémoire : « Ce qui peut servir de critère dans l'appréciation d'un régime est sur le plan de l'Humanisme, ce n'est pas la terreur ou sa manifestation, la violence » mais le fait que l'une et l'autre soient en progression et appelées à durer ou, au contraire, en régression et appelées à disparaître « d'elles-mêmes ». Pourquoi ce qui est vrai de la terreur et de la violence ne le soit pas des camps qui ont vu un de leurs résultats, mais qui font, par leur nombre, la preuve de plus ou moins de terreur et de plus ou moins de violence ? Et, dès lors, pourquoi ce distinguo en faveur de la Russie ? Ceci pour permettre de mesurer combien il est étrange, à la fois, de prouver plus conforme à la tradition socialiste, de prendre l'avantage sur David Rousset en se déclarant contre toutes les formes d'exploitation, ou elles soient connues ou inconnues de nous.

La seconde objection, introduite dans la forme du syllogisme parfait, procède de la confusion des termes : le fascisme est une angoisse devant le bolchevisme » dit la majeure. « Si l'on en conclut que le fascisme est le communisme », poursuit la mineure... Sous la plume d'un rhéteur de second ordre, l'astuce provo-

querait tout au plus un haussement d'épaules. Quand on la trouve sous celles de M. Merleau-Ponty et de J.-P. Sartre, on ne peut pas s'empêcher de penser aux règles impératives de la probité et à l'entorse qui leur est faite. C'est le bolchevisme que ses contempteurs identifient au fascisme et non le communisme. Encore ne le font-ils que dans ses effets, et prennent-ils la précaution de définir le fascisme par des caractères qui en font autre chose, et bien plus et bien pire qu'une « angoisse » devant le bol-

chevisme. Ceci veut dire que si on rétablit les deux propositions sur le plan de la propriété des termes, la conclusion s'écartera d'elle-même et que, dès lors, il ne reste plus du syllogisme que la perfection de forme. Si l'on veut à toutes forces bâtir un syllogisme sur le thème, le seul qui soit valable est celui-ci :

« Le fascisme et le bolchevisme sont une angoisse devant le communisme (ou le socialisme) dont ils reprennent les formes extérieures — Hitler ne parle-t-il pas de National Socialisme et Staline ne continue-t-il pas à parler de Socialisme dans un seul pays ? — pour en détruire plus sûrement le contenu ».

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« la Stimmung internationaliste et prolétarienne. Si l'on en conclut que le fascisme et le bolchevisme sont le communisme (ou le socialisme) on tombe dans la rhétorique, et on devient très vulnérable. La rhétorique a facilement tendance au sophisme, à la ratiocination, voire à la oïgation. Ses coquetteries, pour séduisantes qu'elles soient, toujours discutables, sont rarement convaincantes. Et ses abstractions, exclusivement spéculatives, tombent d'autant moins sous le sens qu'elles procèdent de méthodes plus rigoureuses.

Je ne dirai rien de la troisième objection qui pêche vraisemblablement par la même confusion des termes à moins que ses auteurs ne précisent après coup que c'est « nous » avons les mêmes valeurs qu'un bolcheviste » qu'ils ont voulu dire. Je ne dirai rien non plus de cette affirmation étrangement mêlée au débat et selon laquelle le communisme chinois serait seul capable de faire sortir la Chine du chaos et de la misère pittoresque où le communisme étranger l'a laissée ».

« Le fascisme et le bolchevisme sont une angoisse devant le communisme (ou le socialisme) dont ils reprennent les formes extérieures — Hitler ne parle-t-il pas de National Socialisme et Staline ne continue-t-il pas à parler de Socialisme dans un seul pays ? — pour en détruire plus sûrement le contenu ».

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finirait par tomber dans la recherche de la meilleure diversion et par céder à la tentation d'écrire une nouvelle Misère de la Philosophie adaptée aux circonstances... » (A suivre.)

« A insister trop, on finir



## Grève chez Sainrapt et Brice

**S**AINRAPT ET BRICE, raison sociale d'une entreprise de travaux publics.

Sainrapt et Brice, types représentatifs de ce patronat français de combat, réactionnaires par tradition, patriotes par conviction monétaire, constructeurs du mur de l'Atlantique, démolisseurs du même mur tout cela aux frais de la République, ayant en plus à leur actif la mise en clinique d'un Garde des Sceaux, André Marie, beffekart radical coupable à l'époque d'avoir égaré leurs pègrées, sont en difficulté sur un de leurs chantiers avec un prolétariat également de combat.

En septembre et octobre 1949, pendant 6 semaines, les ouvriers du bâtiment du chantier de Charonne, en réponse à une prétention de la direction qui voulait diminuer une prime dite de panier, ont fait grève.

Devant la quasi-unanimité du mouvement et la solidarité financière des gars du bâtiment, Sainrapt et Brice signent un protocole d'accord augmentant cette prime et acceptant la reprise du travail sans aucune sanction.

Mais, pour Sainrapt et Brice, une signature ne représente qu'une simple formalité, pour eux les ouvriers ne constituent simplement qu'une catégorie de matériel moins précieux certes que le matériel récupéré à la Tood et, dès la

par LEFUR

reprise du travail, les provocations et les brimades se multiplient. Tout d'abord les délégués du personnel furent traduits en justice, puis la prime diminuée de 4 % et enfin, pas d'élection de délégué du personnel avant 1951.

Les ouvriers ont répondu par la grève et depuis le 13 janvier le chantier est arrêté.

Devant la volonté et l'unité du chantier, Sainrapt et Brice deviennent à nouveau conciliants. Mais il y a un mais, qui suppose un nouvel aspect de la tactique de combat patronal, tactique habile à condition de trouver des techniciens assez salsauds pour approuver ces directives, des techniciens assez domestiqués pour les appliquer.

★

Cela consiste pour les patrons à reconnaître bon gré mal gré le bien-fondé des revendications, pour le technicien chef de chantier à refuser de reprendre sur le chantier tous les militants syndicalistes pour des motifs variés : manque de qualification, manque de productivité, etc., etc.

Chez Sainrapt et Brice, cette tactique est en application. Les patrons sont très polis, très sociaux, bien gentils, mais leur chef de chantier, ancien ouvrier et peut-être futur clochard, refuse de reprendre une vingtaine d'ouvriers. Sa position devant l'arbitrage de l'Inspection du Travail est la suivante : « Ou eux, ou moi. »

On a connu une époque pas si lointaine où, sur les chantiers du bâtiment, les positions étaient inversées, une époque où les ouvriers disaient au patron : « ou lui, ou nous », et immanquablement le chef de chantier ramassait sa blouse et son sifflet et allait dans une autre boîte méditer sur la reconnaissance patronale.

La grève de chez Sainrapt et Brice marque une étape dans la volonté des patrons de combat soutenus par les autres patrons dits sociaux, d'éliminer des chantiers les éléments ouvriers combattifs. La grève de chez Sainrapt et Brice marque également un autre aspect de la tactique patronale : celle de se retrancher derrière les techniciens pour donner un semblant de raison au licenciement des militants. Reste à savoir si le patronat trouvera toujours des mannequins assez complaisants.

En conclusion, devant la position unanime des patrons du bâtiment qui se refusent à considérer les ouvriers comme des êtres humains ayant le droit de bénéficier de leur travail, on croit rêver quand on entend des syndicalistes de base préconiser encore une collaboration avec ces gens-là.

Les Sainrapt et Brice, qui sont légion en France, sont une propagande vivante pour le syndicalisme de lutte de classe, ils représentent la société qu'il faut abattre, ils seront le lien qui reformera l'unité ouvrière de base avec comme mot d'ordre « ou eux, ou nous ».

## Revue de la Presse syndicale

La campagne de « défense » de la paix entamée par les Staliniens, selon les directives de la dernière assemblée du Kominform, requiert l'attention de la presse syndicale. Il nous semble intéressant d'analyser les différentes réactions et contre-réactions des diverses centrales.

**La paix de saint Benoît**

D'après Benoît Frachon « la tâche n'est pas trop dure » pour la C.G.T. : La colère monte, l'unité se renforce pour les 3.000 francs et l'augmentation générale des salaires.

Les travailleurs luttent et rassemblent leurs forces en vue de la discussion des conventions collectives.

Le gouvernement et le grand patronat seraient fort aises de les détourner de cette lutte et de les diviser.

Leurs agents scissionnistes multiplient leurs tentatives contre l'unité d'action.

Qu'ils perdent toute illusion. Les travailleurs mènent de pair leur lutte pour la défense de la paix et l'action énergique pour l'augmentation des salaires.

Et que les diviseurs n'espèrent pas masquer l'appui qu'ils tentent d'apporter aux ennemis de la classe ouvrière derrière le paravent des grèves politiques.

Chacun devra prendre ses responsabilités, ouvrir les yeux, se camoufler. La C.G.T. prend les siennes, mais elle ne laissera personne se défilier.

L'ineffable Benoît est résolument optimiste. Nous nous garderons de ne considérer que la position Daniel Bongars dans le « Peuple » est moins catégorique que son maître ; et de rappeler à l'ordre les brebis égarées.

Etre un combattant de la paix, ce n'est pas seulement pour un militant être actif dans son syndicat et dans son entreprise ; il ne suffit pas de créer un Comité d'action pour la paix dans son usine et dans son chantier, mais il faut aussi se considérer comme un activiste des combattants de la paix en étant le meilleur dans l'action de son conseil communal local, auquel il apporte son expérience de militant.

Nous sommes loin du « triomphal succès, de la confiance sans cesse grandissante des travailleurs envers la C.G.T. » dont Frachon émaille ses écrits. Bien au contraire, de l'aveu même de Bongars, les travailleurs se méfient de toute propagande ayant ses origines rue Lafayette malgré certaines précautions élémentaires qui consistent à associer les revendications de salaire avec l'agitation politique partisane.

**Pour l'association**

Le « Rassemblement ouvrier » (R.P.F.) enfourche son cheval de bataille : la lutte contre les « séparatistes ». Sous le couvert d'un anticommunisme dénué il néglige, et pour cause, de condamner les atrocités engendrées en Indochine par l'impérialisme français.

Après avoir souligné que jamais en U.R.S.S. les syndicats ne se sont opposés à la fabrication du matériel de guerre l'éditorialiste continue :

Aussi les syndicalistes, dignes de ce nom, doivent-ils se refuser à être dupes de la démagogie stalinienne. En poussant les dockers et d'autres travailleurs à saboter la Défense nationale française, les communistes mettent la violence prolétarienne au service des desseins de domination mondiale de la secte conquérante qui a déjà asservi tant de peuples. Il la détourne du but que Georges Sorel et ses disciples lui avaient assigné : la lutte exclusive contre l'oppression capitaliste pour la révolution sociale.

Nous croyons tout romantisme révolutionnaire dépassé, mais nous pensons que la tâche des travailleurs, la plus urgente, est la suppression du salariat et nous proposons un moyen, l'Association.

La tyrannie peut être un effet de la violence des luttes de classes, car la nation devient alors ingouvernable par les moyens ordinaires de la démocratie légale. Ainsi risque de croître l'élément de contrainte inhérent à toute

syndicaliste, toujours en contact avec la classe ouvrière.

Dans la région parisienne, bien peu nombreux sont nos cadres syndicaux qui participent activement aux assises locales des Combattants de la Paix et, de ce fait, de conséquence, bien souvent le pourcentage des entreprises représentées y est faible.

D'autres faiblesses sont apparues au cours de ces assises locales que nous devons corriger bien vite : il est un fait, le résultat du vote pour la Paix l'a démontré, que la masse des partisans de la Paix est très vaste et que nous devons y intéresser le plus grand nombre de Français possible et de toutes les couches sociales ; mais, trop souvent, les rapports, les interventions des délégués abordent seulement les grands problèmes de la paix, négligent ce qui pourrait toucher la population locale et, de ce fait, les moyens d'action de la lutte contre la guerre ne sont pas abordés ; bien peu de délégués d'usine expliquent leur lutte active à l'intérieur des entreprises contre les fabrications de guerre, bien peu démontrent combien coûte la préparation à la guerre à la population et exposent les améliorations locales que l'on pourrait apporter si nos gouvernants n'étaient pas d'accord avec cette politique de guerre.

Nous sommes loin du « triomphal succès, de la confiance sans cesse grandissante des travailleurs envers la C.G.T. » dont Frachon émaille ses écrits. Bien au contraire, de l'aveu même de Bongars, les travailleurs se méfient de toute propagande ayant ses origines rue Lafayette malgré certaines précautions élémentaires qui consistent à associer les revendications de salaire avec l'agitation politique partisane.

**Pour l'association**

Le « Rassemblement ouvrier » (R.P.F.) enfourche son cheval de bataille : la lutte contre les « séparatistes ». Sous le couvert d'un anticommunisme dénué il néglige, et pour cause, de condamner les atrocités engendrées en Indochine par l'impérialisme français.

Après avoir souligné que jamais en U.R.S.S. les syndicats ne se sont opposés à la fabrication du matériel de guerre l'éditorialiste continue :

Aussi les syndicalistes, dignes de ce nom, doivent-ils se refuser à être dupes de la démagogie stalinienne. En poussant les dockers et d'autres travailleurs à saboter la Défense nationale française, les communistes mettent la violence prolétarienne au service des desseins de domination mondiale de la secte conquérante qui a déjà asservi tant de peuples. Il la détourne du but que Georges Sorel et ses disciples lui avaient assigné : la lutte exclusive contre l'oppression capitaliste pour la révolution sociale.

Nous croyons tout romantisme révolutionnaire dépassé, mais nous pensons que la tâche des travailleurs, la plus urgente, est la suppression du salariat et nous proposons un moyen, l'Association.

La tyrannie peut être un effet de la violence des luttes de classes, car la nation devient alors ingouvernable par les moyens ordinaires de la démocratie légale. Ainsi risque de croître l'élément de contrainte inhérent à toute

organisation sociale.

Aux travailleurs de choisir entre la violence et la tyrannie d'une part, et l'association et la liberté d'autre part.

Pour appuyer son argumentation, le R.O. cite ces paroles de De Gaulle :

« Nous avons à refaire à l'intérieur la prospérité, non en faveur de quelques-uns, mais de tous les Français, notamment par l'association du capital et du travail. Chacun doit avoir sa part dans notre pays. Personne n'aura alors l'excuse de ne pas se sentir chez soi, et la « séparation » ne pourra pas continuer à faire le jeu de l'étranger dominateur. »

Ainsi la vérité est rétablie. Le R.P.F. n'est pas révolutionnaire, contrairement aux affirmations de certains de ses orateurs — se recommandant même de Proudhon. La révolution sociale, pour eux, est dépassée. Une bonne association, voilà l'objectif. Nous chercherons vainement la définition de cette association. Par contre, le R.P.F. abandonne pas ses prétentions au pouvoir, avec moins de brio cependant, qu'en 1948.

**MOUVEMENTS ANTIRACISTES**

A toutes les organisations se réclamant de la lutte contre le Racisme sous toutes ses formes, nous lançons un appel à l'unité d'action.

Il serait puéril de développer par trop les raisons qui rendent nécessaire une telle entente.

Le Racisme qu'il s'appelle antisémitisme, colonialisme, qu'il revête les formes d'une oppression militaire, politique ou économique, ou d'un chauvinisme virulent, reste l'ennemi de la dignité humaine.

Faut-il accepter que ceux qui furent les instigateurs de l'assassinat de tant d'innocents redevenaient les maîtres pour commettre de nouveaux crimes ?

Nous ne le croyons pas.

Il faut, dès à présent, avant qu'il ne soit trop tard, opposer aux doctrinaires de la haine raciale, le barrage de toutes les bonnes volontés, qui aspirent à la Paix, à la Liberté et à la Justice.

Il faut unir toutes les forces antiracistes de notre pays, si nous ne voulons plus connaître l'horreur d'un passé récent.

L'Union Internationale Antiraciste est prête à participer à un Comité d'Entente des Organisations Antiracistes de France.

Elle est prête d'ores et déjà à étendre cette unité d'action sur le plan international.

Cet appel, nous le lançons en toute loyauté, n'ayant qu'une seule pensée, celle de débarrasser du Racisme notre pays et le monde.

Le Comité Exécutif de l'Union Internationale antiraciste.

# LE LIBERTAIRE

ORGANE DE LA FEDERATION ANARCHISTE

L'usine aux ouvriers — La terre aux paysans

## Les conventions collectives

UNE ENTRAVE SUPPLÉMENTAIRE • UNE VICTOIRE PATRONALE

**D**ROLE de victoire, diront certains qui pensent toujours que nous ne sommes que des démolisseurs, incapables de construire. Car enfin, avec ces « lois », les employeurs ne pourront faire selon leur bon plaisir. C'est toujours mieux que rien.

Eh bien non : Rien, c'était aussi bien que les conventions collectives.

Quelles soient faites d'une façon ou d'une autre, conclues par telle ou telle organisation ouvrière, par la base ou par le sommet, elles favoriseront toujours celui qui possède l'argent, qui détient les moyens de production. Car nous sommes encore, il semble, en régime capitaliste, où le droit de propriété est sacré, même si cette propriété a été acquise par des combines dites honnêtes.

En vertu de l'adage qui veut que charbonnier soit maître chez lui — ce qui, au fond, est parfaitement juste — le patron prononcera un lock-out quand il le voudra, et rien, rigoureusement rien, ne l'en pourra empêcher. Qui ou non, est-il libre de ses actes ?

Par ailleurs, il refusera ce qu'il croira bon de refuser, et rien... etc. Il ne cède et n'a jamais cédé qu'à la force. Il n'octroie des libertés ou des augmentations que quand il a peur de tout perdre : il lâche du lest. Il veut mieux flotter entre deux eaux que sombrer. Quelquefois aussi, il cède à certaines revendications « sociales » (caisses maladies, etc.) par une sorte de sentimentalisme à retardement, façon Victor Hugo. Du moment qu'on ne touche pas à ses prérogatives principales, après tout, il s'en fout. Au fond, il est sûr, d'avance, de faire payer aux ouvriers eux-mêmes les « avantages » qu'il leur accorde. Son altruisme, même passager, ne lui coûte jamais un sou. Tout au plus lui crée-t-il quelque embarras de comptabilité, durant un court laps de temps : le temps nécessaire à faire passer dans les prix de revient ce qu'il s'est laissé arracher.

Les conventions collectives n'apportent aucun changement à cette façon d'opérer. Elles ne feront que consolider le système d'exploitation industriel, commercial, agricole, basé sur la recherche du profit. Profit tiré du travail d'autrui, auquel on ajoute un peu du sien, de temps à autre.

Si nous en étions restés à la notion de lutte de classes, c'est-à-dire à la négation de la propriété, nous aurions pu, par avance, il a tellement l'habitude...

Les anarchistes, les révolutionnaires, les salariés conscients dénonceront donc les conventions collectives comme une duperie, aménageant le capitalisme.

Nous ne voulons pas voir, comme à la S.N.C.F., par exemple, les agents de maîtrise et cadres comptés pour le double de leur nombre ! Comme dans la réclamation : « Un agent des cadres en vaut deux » !.. Nous ne voulons pas que les punitions portant sur les salariés, les « primes », soient légalisées en fait par ces conventions.

Puisqu'on veut absolument nous mettre une chaîne, cassons-la en quelques endroits, qui nous permettront d'en sortir. Il faut y faire inclure : réduction du temps de travail (quarante heures pour commencer, en pensant aux trente heures), échelle mobile, suppression du travail au rendement, le mois de congé pour tous, compression de la hiérarchie des salaires et des droits de cette hiérarchie sur le personnel d'exécution.

Les révolutionnaires, qu'ils appartiennent ou non à la F.A., n'attendent rien de bon des conventions collectives. Mais si, à la faveur d'un mouvement, ils peuvent utiliser cette réglementation contre les privilégiés, quels qu'ils soient, ce sera toujours autant de pris.

En pensant qu'à ce train, les profiteurs de la bêtise populaire ont encore de beaux jours à vivre.

par Fernand ROBERT

tion de « l'intérêt général » en régime capitaliste, des accords avec le patronat, garantis par les pouvoirs publics, eussent pu, à la rigueur, consacrer une conquête du prolétariat. Malheureusement, depuis 1944, la C.G.T. a renversé la vapeur. Les travailleurs ont pris l'habitude de collaborer avec les employeurs. Ils ont fini par croire que, s'ils demandaient trop, c'est-à-dire simplement le nécessaire, la « boîte » qui les emploie croulerait. Tout doucement, on en est arrivé à la formule : collaboration capital-travail. Chacun se plaint de la dureté des temps, et l'ouvrier ouvre à peine la bouche pour dire sa misère, qu'il voit avec étonnement son patron lever les bras au ciel, expliquant avec force détails que sa vie, à lui, devient impossible !

C'est pourquoi, après quelque hésitation, le capital réclame, lui aussi, les conventions collectives. Pardi. Quand les travailleurs soumettront aux employeurs des revendications, ces derniers affirmeront : « D'accord. Cependant, messieurs, voyez ma comptabilité. Elle n'est pas truquée. Vous savez que les affaires vont mal. Si vous voulez une augmentation de salaires, je vais être contraint de licencier une partie d'entre vous ». Même raisonnement pour les quarante heures. D'autre part, il y a mieux. Le patron peut, au nom des conventions, convoquer son personnel, pour lui tenir ce petit raisonnement : « Si vous voulez que la maison ne ferme pas ses portes, il faut que j'abaisse les prix de vente de mes produits (NOS produits, ajoutera-t-il). Un seul moyen : baisser les salaires. Ou augmenter le rendement, en diminuant le personnel ». Et que dira ce dernier, puisque, depuis des années, suivant les ordres de la « grande » C.G.T., il demande lui-même à travailler au rendement...

On commence à percevoir jusqu'à quel point les salariés ont été bernés.

Il n'y a pas de « bonnes conventions collectives ». F.O. nous explique qu'il en faut, à condition qu'elles ne lient pas le travail au capital. Les Autonomes nous disent qu'il convient d'être prudent. La C.G.T. et la C.F.T.C. essaient d'en tirer bénéfice. Les syndicats de cadres cherchent à y défendre leurs prérogatives.

En tant qu'anarchistes, nous disons, nous, que c'est de la foutaise. Que nous préférons nous en passer. Si quelque chose ne nous convient pas, nous n'avons pas besoin d'un règlement pour aller voir le patron. S'il ne veut pas céder, la grève est toujours là pour un coup. Et nous ne sommes pas sots au point d'ignorer que, le cas échéant, ces conventions seront violées par l'une ou l'autre des parties, comme toutes les lois, comme tous les statuts, comme tout le reste. C'est, en définitive, la force qui fera prime. C'est le vaincu qui paiera. Et le vaincu, nous le connaissons.

Staline développe son « offensive ». Le coup de boutoir qu'il vient de donner en Indochine, l'affaire Robineau en Pologne, celle de Sofia, les incidents de l'O.N.U., le maintien à Berlin du « petit blocus », ses accusations contre Hiro Hito (lire Mac Arthur), autant de faits de plus ou moins grande importance, mais qui certainement concourent tous à atteindre un même but. Quel est ce but ? Que veut Staline ? Deux réponses sont possibles : ou il cherche la guerre, ou il veut profiter d'un certain désarroi dans le camp adverse (l'O.E.C. E.C., friction anglo-américaine, Bao-Daï, etc.), pousser ses avantages et être en bonne posture pour d'éventuelles et ultimes négociations.

L'occasion de s'affirmer, de se réserver l'initiative en Extrême-Orient, de bouleverser les plans que des ambitieux échafaudaient autour de Mao Tsé Tung était vraiment trop belle pour qu'il la négligeât.

Certains informateurs font remarquer

que Staline a choisi la France comme but de son attaque diplomatique. Se juxtaposant à l'affaire franco-polonaise, la reconnaissance de Ho Chi Minh par Mao et par l'U.R.S.S. semble confirmer ce point de vue. A notre avis, il n'y a là qu'apparence. L'embarras de M. Schneiter, qui tire avec désespoir les sonnettes de Washington et de Londres, et pousse devant lui un Bao Daï, que l'on vient enfin, de reconnaître, illustre parfaitement une manœuvre qui, à travers un de ses satellites, vise les U.S.A. La France, en cette affaire, apparaît comme un petit garçon qui vient de recevoir une giflette et cherche secours dans les jupes de sa gouvernante.

L'Indochine, maintenant, se place au premier plan de la conjonction internationale et la France ne peut plus qu'y tenir un rôle de basse police, car il est peu probable que les U.S.A. et l'Angleterre assistent sans réaction à un éventuel triomphe d'Ho Chi Minh dû à l'aide militaire plus ou moins camouflée de son puissant voisin.

Une Grèce asiatique, où par personnes interposées, s'affrontent les deux grands adversaires, va s'établir et former ainsi un nouveau et dangereux point de friction. On ne peut douter en effet un seul instant que les armes américaines vont affluer en ce pays d'un intérêt stratégique considérable. A moins que Ho Chi Minh ne connaisse un jour le sort de Markos...

En attendant on pourra toujours parler du côté franco-américain de « légalité », et de l'autre « droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », ainsi que les milieux soviétiques de l'O.N.U. viennent de le déclarer. A ce sujet, notions des propos apaisants qui ont accompagné ces déclarations, notamment celle affirmant que « la situation internationale ne justifie pas d'inquiétude particulière » et qui se doublement comme toujours, de menaces plus ou moins voilées de provocations comme celle concernant le petit blocus de Berlin.

D'autre part, une question reste en suspens : que va faire Tito ? Qui va-t-il choisir ? Bao Daï ou Ho Chi Minh ?

★

**A la S.N.C.F.**

A la S.N.C.F. on se soucie beaucoup de l'hygiène. Sur l'arrondissement de Paris-Saint-Lazare par exemple, pas une gare de banlieue ne possède ce qu'on peut appeler un vestiaire. De Saint-Germain à La Garenne, de Saint-Cloud à Argenteuil lorsque nous trouvons un lieu baptisé vestiaire, nous voyons quelques planches malpropres, bien souvent remplies de vermine.

Des lavabos : à La Garenne par exemple, un robinet dehors pour toute la gare. Lorsqu'il est gelé il ne vous reste plus qu'à vous cracher dans les mains pour les laver.

Des douches : il y en a à Saint-Lazare, pour y aller il faut prendre ses dispositions à l'avance, ou bien vous risquez d'être transformé en glaçon ou bien réduit à griller et à sortir rouge comme une écrevisse.

Il paraît que des Comités Mixtes se chargent de régler les questions sociales.

Il paraît également que les cheminots sont un peu... vous comprenez. S'ils se serraient un peu plus les coudes ça n'aurait pas.

Raymond BEAUCATON.

**C. N.T.**

Centre Confédéral de formation syndicaliste

Séance d'ouverture jeudi 9 février, à 20 h. 30. Salle G. 10, rue Lancy, Paris-10<sup>e</sup>, métro République : « Le Syndicalisme dans la vie sociale ». Jeudi 28 février, même adresse : « Les conventions collectives ».

**EN BELGIQUE**

**DANS LE PANIER DE CRABES**

Enfin, ça y est. La démocratie est en route. Nos révolutionnaires en pantoufles, par la voix du farceur Victor Laroche, ont fait un réquisitoire qui vaut son plumage de perroquet. Ah ! quelle polémique contre la politique du Roi et son attitude en 39-40. Bien sûr, nous, anarchistes, du Roi on s'en fout. Mais où l'affaire se corse, c'est que si le roi était partisan de Hitler, les Spaak et autres socialistes étaient les valets de Londres. C'est une querelle de bouillottes.

Ce farceur de Laroche a oublié de dire que c'est grâce au renégat Spaak, premier ministre à l'époque, que la pension alimentaire du roi Popol a été augmentée de six millions par an.

Ce que Laroche, directeur du torchon Le Peuple de Bruxelles, ne dit pas, c'est la misère des frontaliers qui, par quatre fois, furent trahis, c'est la pension à 60 ans, alors que la plupart des travailleurs n'atteignent pas cet âge. Et que dire ici, à Liège, où les salariés sont de plus en plus dérisoires.

Mais les ouvriers commencent à voir clair, et le jour viendra où les renégats auront à rendre des comptes.

Le Groupe anarchiste de OUGREE (Belgique).

★

**A la S.N.C.F.**

A la S.N.C.F. on se soucie beaucoup de l'hygiène. Sur l'arrondissement de Paris-Saint-Lazare par exemple, pas une gare de banlieue ne possède ce qu'on peut appeler un vestiaire. De Saint-Germain à La Garenne, de Saint-Cloud à Argenteuil lorsque nous trouvons un lieu baptisé vestiaire, nous voyons quelques planches malpropres, bien souvent remplies de vermine.

Des lavabos : à La Garenne par exemple, un robinet dehors pour toute la gare. Lorsqu'il est gelé il ne vous reste plus qu'à vous cracher dans les mains pour les laver.

Des douches : il y en a à Saint-Lazare, pour y aller il faut prendre ses dispositions à l'avance, ou bien vous risquez d'être transformé en glaçon ou bien réduit à griller et à sortir rouge comme une écrevisse.

Il paraît que des Comités Mixtes se chargent de régler les questions sociales.

Il paraît également que les cheminots sont un peu... vous comprenez. S'ils se serraient un peu plus les coudes ça n'aurait pas.

Raymond BEAUCATON.

**C. N.T.**

Centre Confédéral de formation syndicaliste

Séance d'ouverture jeudi 9 février, à 20 h. 30. Salle G. 10, rue Lancy, Paris-10<sup>e</sup>, métro République : « Le Syndicalisme dans la vie sociale ». Jeudi 28 février, même adresse : « Les conventions collectives ».

## AU CAS OU ON L'OUBLIERAIT...

Nos bons dirigeants staliniens ont des ressources. De toutes natures. C'est pourquoi dimanche 5 février, ils distribuaient gratis, place Jussieu, quatre pages foliotes illustrées, façon « Lisette », qu'ils intitulent modestement : « L'histoire d'un sauvetage ».

On vous y apprend — car bien des esprits l'ignorent encore — que le peuple de France a été sauvé de l'hitlérisme par le génial Staline. Que les ministres communistes, Marcel Paul en tête, ont relevé la « patrie ». Que rien ne va plus depuis qu'ils sont partis. Que la « résistance » a débuté le 10 juillet 1940, à l'appel de Thorez et Duclos, ce qui, évidemment, ne nous étonne pas. Et rétablit la vérité dans sa forme historique. En effet, ceux qui prétendent que Thorez était à Moscou et se cachait sous le nom du barbu Ivanov, sont de sacrés menteurs. Ce sont les mêmes, d'ailleurs, qui disent avoir lu cette fameuse affiche de la Fédération de la Seine du parti communiste, où on recommandait aux Parisiens d'être agréables avec le soldat allemand.

On vous le dit, il est temps que le parti communiste écrive la véritable histoire de cette guerre. Qu'il distribue gratuitement afin de combattre plus efficacement ceux qui se contenteront d'écrire l'histoire tout court.

René GUY.

★

**INDOCHINE**

(Suite de la première page)

Chi Minh par Pékin, reconnaissance qui est implicitement un démenti à toutes les promesses et assurances qu'il donnait au capitalisme n'ait provoqué aucun discours ou mise au point de sa part. Il ne semble pas avoir attaché une grande importance à un acte diplomatique qui pourtant remet en question toute sa politique, maintes fois proclamée, à l'égard des nations occidentales... Notons ce fait en passant...

Staline développe son « offensive ». Le coup de boutoir qu'il vient de donner en Indochine, l'affaire Robineau en Pologne, celle de Sofia, les incidents de l'O.N.U., le maintien à Berlin du « petit blocus », ses accusations contre Hiro Hito (lire Mac Arthur), autant de faits de plus ou moins grande importance, mais qui certainement concourent tous à atteindre un même but. Quel est ce but ? Que veut Staline ? Deux réponses sont possibles : ou il cherche la guerre, ou il veut profiter d'un certain désarroi dans le camp adverse (l'O.E.C. E.C., friction anglo-américaine, Bao-Daï, etc.), pousser ses avantages et être en bonne posture pour d'éventuelles et ultimes négociations.

L'occasion de s'affirmer, de se réserver l'initiative en Extrême-Orient, de bouleverser les plans que des ambitieux échafaudaient autour de Mao Tsé Tung était vraiment trop belle pour qu'il la négligeât.

Certains informateurs font remarquer

que Staline a choisi la France comme but de son attaque diplomatique. Se juxtaposant à l'affaire franco-polonaise, la reconnaissance de Ho Chi Minh par Mao et par l'U.R.S.S. semble confirmer ce point de vue. A notre avis, il n'y a là qu'apparence. L'embarras de M. Schneiter, qui tire avec désespoir les sonnettes de Washington et de Londres, et pousse devant lui un Bao Daï, que l'on vient enfin, de reconnaître, illustre parfaitement une manœuvre qui, à travers un de ses satellites, vise les U.S.A. La France, en cette affaire, apparaît comme un petit garçon qui vient de recevoir une giflette et cherche secours dans les jupes de sa gouvernante.

L'Indochine, maintenant, se place au premier plan de la conjonction internationale et la France ne peut plus qu'y tenir un rôle de basse police, car il est peu probable que les U.S.A. et l'Angleterre assistent sans réaction à un éventuel triomphe d'Ho Chi Minh dû à l'aide militaire plus ou moins camouflée de son puissant voisin.

Une Grèce asiatique, où par personnes interposées, s'affrontent les deux grands adversaires, va s'établir et former ainsi un nouveau et dangereux point de friction. On ne peut